

La

# Semaine Religieuse

DE

## Québec

VOL. XVII

Québec, 17 juin 1905

No 44

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

### SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 689. — Les Quarante-Heures de la semaine, 689. — Les semaines religieuses, 690. — Petites impressions de voyage, 691. — Concours littéraire des Académies de filles dans le diocèse de Québec, 694. — L'esprit religieux dans les démocraties, 695. — Simples réflexions sur le prône liturgique, 700. — Grands savants chrétiens, 701. — Léna, 702. — Sa Sainteté Pie X, 704.

### Calendrier

— o —

18	DIM.	b	I apr. Pentecôte. <b>Très Sainte Trinité.</b> <i>Kyr.</i> 2 cl. II Vêp., mém. du suiv., du dim. et de pl. martyrs.
19	Lundi	b	Ste Julienne de Falconiéri, vierge.
20	Mardi	r	<b>S. Barnabé,</b> apôtre, 2 cl. (11).
21	Merccr.	b	S. Louis de Gonzague, confesseur.
22	Jendi	b	<b>FÊTE-DIEU,</b> 1 cl. Salut pendant l'octave. Messe <i>pro populo</i> .
23	Vend.	b	Vigile. De l'octave.
24	Samd.	b	<b>NATIVITE DE S. JEAN-BAPTISTE.</b> 1 cl. avec oct. Sol. le 2 juillet.

### Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

18, Chapelle N.-D. de Lourdes, Québec. — 19, Saint-Jean-Port-Joli. — 20, Saint-Jean-Deschaillons. — 22, Saint-Camille. — 23, Saint-Denis.

### Les Semaines religieuses.

—o—

Nous empruntons (dit la *Semaine religieuse* de Tournai) à l'excellent ouvrage du Révérend Père Fayollat sur la Presse, la page suivante qu'il consacre aux Semaines religieuses. Ces réflexions feront comprendre à nos lecteurs l'importance de notre œuvre en apparence si modeste et le grand bien qu'ils peuvent réaliser en travaillant généreusement à sa diffusion :

« On ne nous pardonnerait pas de passer ici sous silence un des éléments principaux de la bonne presse : les Semaines religieuses. Il y a une trentaine d'années, c'est à peine si l'on aurait compté quelques Semaines religieuses. Paris, Avignon, Tournai semblent en avoir donné l'exemple. Aujourd'hui, chacun de nos diocèses à la sienne.

« Elles sont par là même devenues un des facteurs les plus importants dans la solution du problème de la bonne presse. Elles traitent les questions du jour, réfutent les objections courantes, alimentent la piété, racontent des traits édifiants, font connaître les livres nouveaux. A tous ces titres, elles se recommandent aux apôtres de la presse. Mais le grand bien qu'elles sont appelées à faire résulte surtout de ce qu'elles resserrent les liens qui unissent les catholiques au Pape, dont elles font connaître les enseignements, les douleurs, les joies, et aux évêques, dont elles sont les organes.

« En outre, elles relient les catholiques d'un même diocèse les uns aux autres, en enregistrant tout ce qui est digne d'être conservé pour les annales de cette petite Eglise, qui a sa vie propre, ses traditions, ses espérances. Ces feuilles enfin, pour tout dire en un mot, font vivre les catholiques de la vie même de l'Eglise. Elles éclairent et vivifient, par les lumières de la foi, les faits qui se produisent, les idées qui ont cours.

« Aussi, parmi les bonnes lectures qu'un cœur catholique et surtout un cœur pastoral puisse désirer répandre, il en est peu d'aussi bienfaisantes que nos Semaines religieuses. »

—o—

### Petites impressions de voyage

---

Un beau matin, on descend à la Basse-Ville, et l'on s'embarque sur un beau grand bateau à vapeur que de gros cordages retiennent le long du quai. Il n'y a ensuite qu'à laisser faire, et, au bout de plus ou moins d'heures, on arrive à Chicoutimi. Ce n'est pas plus difficile que cela, un voyage au Saguenay. Cela coûte, il est vrai, pas mal de piastres, et c'est bien le seul côté sombre de l'aventure.

Le « beau grand bateau à vapeur » en question n'était autre, le 6 juin, que le *Tadousac*, qui s'appelait *Virginia* jusqu'à la saison présente. Qui me dira où les Anglais ont pris cet orthographe de « Tadousac », alors que depuis le commencement de la colonie on a toujours dit et écrit « Tadoussac » ? Il y a là un problème philologique dont j'ignore la solution. Naturellement, il y a des journaux canadiens-français assez sots pour emprunter aux Anglais leur façon d'écrire un mot depuis si longtemps francisé dans notre pays. Cela n'empêche pas ces journaux-là de crier parfois bien fort le patriotisme dont ils font mine de brûler en certaines occasions.

Il est somptueux et savamment aménagé, le *Tadousac*, et l'on y passe des moments très supportables, surtout si l'on a à sa disposition une suffisante provision de billets de banque. Après tout, si l'on tient beaucoup à empêcher ses piastres de s'échapper par toutes les tangentes, il vaudrait peut-être mieux rester chez soi en leur compagnie.

Pour y aller de ma petite contribution au progrès de la météorologie, je dirai qu'au départ il soufflait un nord-est d'une extrême violence, qui faisait déjà danser le *Tadousac* au bout de sa corde, au point que certains cœurs, habitués à la stabilité des situations, ressentaient des bouleversements ignorés jusque-là. Eh bien, après un parcours d'une douzaine de lieues, il n'y avait plus de vent de nord-est du tout. Même, on pourrait peut-être soutenir qu'au milieu du calme qui avait repris c'était de l'ouest que *venait l'air*. La morale, c'est que les gens de Québec feraient bien de ne plus tant se plaindre du golfe Saint-Laurent, comme s'il était responsable de tous les nord-est qui viennent souvent épousseter les rues et les maisons de la capitale provinciale.

Au milieu de l'été, il n'y en a que pour les Américains et les Américaines à bord des bateaux qui vont au Saguenay. Ils encombrant tout, et les pauvres *Canayens* se mettent où ils peuvent. Par bonheur, ces messieurs et ces dames des États-Unis sont fort silencieux, lisant toute la journée quelque roman de quelque magazine, illustré — comme « de raison ». L'ennui le plus intense règne donc alors sur les bateaux. Mais cela ne dure que les deux mois d'été. Au printemps et à l'automne, nous nous reprenons, les gens du pays, et les bateaux sont à nous. Comme tout le monde se connaît dans la province de Québec, on est sûr d'y toujours rencontrer un ou plusieurs amis, et les heures s'écoulent charmantes et par conséquent trop rapides, mais jamais silencieuses, je vous assure.

Baie Saint-Paul, Eboulements, Saint-Irénée, Malbaie, Rivière-du-Loup : voilà les points où l'on fait escale durant le jour, et qui sentent déjà, à cette date, les vacances ; où les touristes vont affluer, apportant les tapages les plus extraordinaires, les amusements bizarres, les toilettes extravagantes, les équipages les plus imprévus. On ne me prendra pas à pousser plus loin la description ! C'est trop bien connu.

De même, on se trompe fort si l'on croit que je vais m'étendre sur le merveilleux spectacle du Saint-Laurent qui s'élargit de plus en plus, et prend des allures d'océan à mesure qu'on le descend, escorté par les mouettes gracieuses et à travers les troupes de marsouins argentés. Comment, toutefois, ne rien dire du splendide aspect de la « mer », lorsque nous traversons de la Rivière-du-Loup à Tadoussac ! Le couchant, tout illuminé de rose, dorait toute la surface des eaux et l'irisait de toutes les nuances des plus riches couleurs de l'arc-en-ciel. Tout ce que je puis ajouter, c'est que je n'ai rien vu de si beau sur aucune des mers où j'ai eu la bonne fortune de voguer jusqu'ici. Par exemple, le Cie du Richelieu ne saurait garantir aux touristes qu'ils assisteront à une scène aussi belle chaque fois qu'ils prendront passage sur ses vaisseaux de la ligne du Saguenay.

Puis c'est Tadoussac, tout enveloppé des ténèbres les plus noires. Puis c'est le sombre Saguenay, dans lequel on s'engage entre deux murailles énormes, du sommet desquelles descend un filet de clair de lune et le scintillement des myriades d'étoiles...

Quand on pense que, vu la variation de la marée, et vu bien d'autres choses peut-être, le bateau arrivera à Chicoutimi vers 4 heures du matin, en ce voyage-là ! En voilà, une heure pour arriver quelque part et même n'importe où ! Le soleil lui, se levait à ce moment, et ce spectacle, peu connu de beaucoup de gens, dédommageait bien un peu du désagrément. Les oiseaux aussi étaient réveillés, et tous les bocages débordaient des plus joyeuses chansons. Malgré toutes ces magnificences de la nature, je persiste à dire qu'il faut qu'un bateau ait perdu la tête pour déposer ainsi ses voyageurs au bout d'une jetée, à 4 hrs du matin.

Ah ! j'avais bien choisi l'époque de mon voyage ! j'arrivais juste pour assister à la « journée des fourmis ». Pour comprendre cela, il faut savoir que, à Chicoutimi, la première journée de grande chaleur fait éclore des multitudes d'énormes fourmis ailées. Et, ce jour-là, comme a dit un grand poète,

Tout n'est que fourmi  
A Chicoutimi.

Cela vole partout, et se pose partout, et pénètre partout ; dans les maisons, sur les trottoirs, cela foisonne ; à tout instant, cela vous court sur les doigts, sur le cou, sur le nez. Quel bonheur que d'avoir pu jouir, encore une fois, d'un événement si pittoresque !

Il y a encore à Chicouïmi, mais un peu plus tard, la « journée des maringoins verts. » Cette fois ce sont des nuages de moustiques qui, plusieurs jours durant, enveloppent bêtes, gens et choses. Mais ces petites mouches sont si délicates, et d'un vert si tendre ; elles ont les yeux si dorés, et les ailes si fines, et les pattes si tenues ! Elles ne portent ni dard, ni lance, ni lancettes, et meurent de leur belle mort au bout de quelques heures employées à tourner dans l'atmosphère, où le vol simultané de leurs troupes innombrables produit comme une clameur aiguë et à peine perceptible.

Comme on le voit, il y en a, à Chicoutimi, des jouissances entomologiques !

Mais il y a encore bien d'autres choses à Chicoutimi. Pour ne rien dire des paysages aperçus de toutes parts, et qui varient d'un endroit à l'autre de la ville, il y a là de la grande industrie, et de la navigation active, et du commerce florissant. Il y

a surtout que l'on bâtit des maisons avec une espèce de fureur ; je n'ai vu qu'à Winnipeg une fièvre pareille de construction.— On y vient, notamment et par exemple, d'élever une belle église en pierre, dans la paroisse desservie par les RR. PP. Eudistes ; l'on achève de faire les fondations du premier couvent, en Amérique, des Sœurs du Saint-Sacrement ; et l'on commencera bientôt la construction d'un nouveau couvent du Bon-Pasteur.

Comme je n'en finirais pas, si j'allais maintenant entreprendre de parler des aimables gens de Chicoutimi, il vaut mieux sans doute que je ne commence même pas à traiter un sujet tellement inépuisable.

ORNIS.

— o —

**Concours littéraire des Académies de filles  
dans le diocèse de Québec**

— o —

Le sujet du concours, cette année, a été *l'éloge de l'érable canadien*. La correction des compositions a été faite, comme à l'ordinaire, par Monsieur l'Inspecteur ecclésiastique, et a donné le résultat suivant :

Parmi les couvents de la Congrégation de Notre-Dame, dix ont pris part au concours général, les trois couvents de Saint-Roch, de Bellevue et de Saint-Sauveur, où le cours est plus long et plus complet, ayant concouru chacun séparément.

1er prix : Couvent de Sainte-Croix, Lotbinière, 1

2e " Couvent de Sainte-Marie, Beauce.

Congrégation de Jésus-Marie :

Trois couvents ont concouru, ceux de Sillery et de Saint-Joseph de Lévis ayant fait un concours spécial.

Prix : Couvent de Saint-François, Beauce.

Institut des Sœurs de la Charité :

Quatorze couvents ont pris part au concours.

1er prix : Académie Mallet (section anglaise) Québec.

2e " Couvent de Lambton, Beauce.

Institut du Bon Pasteur.

Huit couvents de la campagne ont concouru.

1er prix, Couvent de Saint-Laurent, île d'Orléans.

2e " Couvent de Saint-Sylvestre (académie anglaise).



Institut des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie.

Trois couvents ont pris part au concours.

Prix — Le Couvent de Saint-Ephrem, Beauce.

### L'esprit religieux dans les Démocraties

Sous ce titre, l'*Eclair* (de Paris) publiait dernièrement l'article que voici :

La Religion et la Démocratie s'excluent-elles, comme on paraît le croire chez nous ? Bien au contraire : elles s'impliquent.

Le plus grandiose type de *république démocratique* qui ait jamais existé sur notre planète, ce sont les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Et la plus vaste étude d'ensemble qui ait paru sur les Etats-Unis, ce sont les quatre volumes (traduction française) de James Bryce sur l'*American Common wealth*.

Après avoir considéré sous tous ses aspects et scruté en tous ses organes le gigantesque Etat américain, M. Bryce se pose la question suprême : *Un peuple peut-il se passer de religion ?*

M. Bryce, c'est le plus *libéral* des esprits parlant du plus *libre* des pays.

Voici sa réponse.

Elle tient en quelques textes d'une pénétrante simplicité, d'une émouvante beauté.

\* \* \*

Un peuple peut-il se passer de religion ?

En fait, le cas ne s'est jamais présenté : et, en droit, pour ne pas dire plus, le problème est insoluble.

Il n'y a *jamais eu* de nation civilisée sans religion ; et, quoique nombre d'individus hautement civilisés vivent sans religion, ils sont si évidemment les enfants d'un état de sentiment et de pensée dans lequel la religion a été un puissant facteur, que *personne ne peut conjecturer* ce que serait une race d'hommes qui, pendant plusieurs générations, se seraient crus les plus hauts êtres de l'univers, ou, du moins, des êtres entièrement hors de relation avec un plus haut être quelconque, et, par suite, des êtres destinés à nulle existence quelconque après la mort.

Peut-il y avoir ou non des succédanés à l'idéal religieux ?

Certains peuvent prétendre que le respect pour l'opinion publique, la sympathie et un certain intérêt pris à l'avenir de l'humanité feraient pour un tel peuple ce que la religion a fait pour le passé ; ou même qu'il pourrait être, comme s'y attendait Lucrèce, d'autant plus heureux, à raison de l'extinction des terreurs surnaturelles possibles.

D'autres peuvent prétendre que la vie semblerait étroite et insignifiante, et que *les ailes de l'imagination s'abattraient dans un univers qu'on sentirait vide.*

Un peuple neuf, ou un peuple industriel, plus que tout autre, a besoin de l'idéal religieux :

Un peuple qui n'a comparativement que peu de chose autour de lui, en fait de souvenirs historiques et d'associations d'idées de nature à *éveiller son émotion*, un peuple dont l'énergie est principalement absorbée par le commerce et le développement des ressources matérielles de son territoire, un peuple consumé par une fiévreuse activité qui ne lui laisse que peu de loisirs pour la réflexion ou pour la contemplation de la nature, — un tel peuple semble, plus que tout autre, avoir besoin de voir élargir son horizon, *émouvoir son sens de l'effroi et du mystère*, par tout ce qui l'arrache du monde affairé de la vue et du son, pour le plonger dans le calme de la méditation et de la foi.

La scène de la vie a besoin d'un arrière-plan, d'un fond, d'une perspective métaphysique. C'est la Bible surtout qui fournit cette perspective aux Américains :

La Bible et la théologie chrétienne réunies font plus, en tant qu'il s'agit de former *l'arrière-plan imaginatif* pour une vue américaine moyenne du monde de l'homme et de la nature, qu'elles ne font dans l'Europe protestante moderne.

\* \* \*

Qu'advierait-il, si l'antique édifice des croyances venait tout à coup à s'écrouler ?

Nul n'est assez dénué de pensée pour ne pas se demander parfois à lui-même ce qu'il advierait de l'humanité si le solide édifice de croyances sur lequel sa moralité a jusqu'ici reposé, ou du moins a été estimée reposer, venait soudainement à s'écrouler ou à s'évanouir, sous l'influence d'une nouvelle conception de la nature, comme les banquises de glace se disloquent.



et se fondent en descendant dans de plus chaudes mers . . .

L'appréhension doit être plus grande encore pour l'Europe, car, en Europe, il y a de fortes organisations militaires et de profondes disciplines héréditaires.

En Europe, cette question ne semble pas urgente, parce que, en Europe, *la force physique d'hommes armés* qui maintient l'ordre est d'ordinaire bien en vue, et parce que *l'obéissance à l'autorité* est partout en Europe affaire *d'ancienne habitude*, descendue jusqu'à nous non affaiblie du fond de ces âges où les hommes obéissaient sans demander pourquoi.

Mais, en Amérique, le système entier du gouvernement semble reposer, non sur *la force armée*, mais sur la volonté de la *majorité numérique*, une majorité dont la plupart des membres peuvent bien penser que son renversement serait pour eux un gain.

Angoissantes perspectives :

C'est ainsi que, parfois, en se trouvant au milieu d'une grande cité américaine et considérant les déferlantes foules d'avidés figures, remarquant les âpres contrastes de richesse et de pauvreté, et la croissante masse de misère et le croissant déploiement de luxe, sachant que, avant longtemps, cent millions d'hommes vivront entre les deux océans sous ce seul et unique gouvernement (un gouvernement qu'ils ont fait de leurs propres mains et qu'ils sentent être l'œuvre de leurs propres mains), on a *un saisissement* à la pensée de ce qu'il adviendrait de *cet énorme et pourtant délicat édifice de lois, et de commerce, et d'institutions sociales*, si le fondement sur lequel il repose venait à s'écrouler.

Supposez que *l'athéisme métaphysique* vienne aggraver le *fatalisme démocratique* :

Supposez que ces hommes cessent de croire qu'il y a un pouvoir quelconque devant eux, quelque chose d'autre sur la terre ou dans les cieux que ce dont leur parlent leurs sens ; supposez que la conscience de leur force individuelle et de leur responsabilité, déjà rabougrie par le submergeant pouvoir de la multitude et par la soumission fataliste qu'il engendre, soit en outre affaiblie par le sentiment que leur rapide et fuyante vie est entourée d'un sommeil perpétuel :

Les soleils peuvent tomber et revenir ;  
 Pour nous, quand une fois est tombée la brève lumière,  
 C'est une nuit perpétuelle que nous avons à dormir . . .

Où, qu'arriverait-il alors ?

Le *Devoir* pourrait-il se soutenir sans *Dieu* ? La *Morale*, sans la *Religion* ? La *bonne foi* sans la *foi* ?

Le code moral resterait-il inébranlé, et, avec lui, le respect pour la loi, le sens du devoir envers la communauté et même envers les générations à venir ?

Les hommes diraient-ils :

« Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ? »

Où bien la coutume, et la sympathie, et la perception des avantages qu'un gouvernement stable offre aux citoyens en général et qu'un esprit d'ordre et d'empire sur soi offre à chacun remplaceraient-elles les sanctions surnaturelles et tiendraient-elles en échec *la violence des masses*, et les complaisantes impulsions de l'individu ?

Encore une fois, c'est la grande démocratie, dans la grande république américaine que l'éroulement des croyances amènerait la plus formidable révolution :

L'Amérique est, sans doute, le pays où les mouvements intellectuels opèrent le plus rapidement sur les masses, et le pays où *la perte de la foi en l'invisible* peut produire *la plus complète révolution*, parce que c'est le pays où les hommes ont été le *moins habitués à révéler quoi que ce soit dans le monde visible*. Mais l'Amérique semble *aussi peu disposée à rompre ses anciennes amarres* qu'aucun pays de l'Ancien Monde.

\* \* \*

C'est qu'en effet, par définition même, la société, l'association humaine est une *organisation*, un *ordre*, fondé sur une loi.

Il faut que l'ordre soit ; il faut que la loi soit.

Or, il n'y a pour l'ordre, pour la loi, que deux façons d'être : par le *dedans*, discipline consentie, autonomie, liberté ; ou, par le *dehors*, discipline imposée, hétéronomie, dictature.

Ne faut-il pas choisir, en ce cas, entre la *foi morale et religieuse* et le *despotisme militaire* ?

La moralité, avec la religion pour sanction, a jusqu'ici été la base de la politique sociale, *excepté sous les despotismes militaires*.

La moralité serait-elle assez considérablement affaiblie pour rendre instable la politique sociale ? Et en ce cas reviendrait-il un régime de violence ?

Dénonçons donc l'effroyable erreur ! « Religion » et « Liberté », loin d'être antagoniques, sont identiques !

Un *gouvernement libre* n'a jamais si bien prospéré que chez des *peuples religieux*.

Et il en est du *Patriotisme* comme de la *Religion* :

C'est un vieux dicton que les Monarchies vivent d'honneur et les Républiques, de vertu.

Plus les Monarchies deviennent démocratiques, plus les masses deviennent conscientes de leur propre pouvoir, et plus elles ont besoin de vivre, non seulement de patriotisme, mais de respect et d'empire sur soi, et plus essentielles à leur bien-être sont ces *sources* d'où découlent le respect et l'empire sur soi.

\* \* \*

En résumé, selon Bryce, le *Patriotisme* et la *Religion* sont encore plus nécessaires dans les *Républiques démocratiques* que dans les *Monarchies*.

Mais si Bryce a dit vrai, que faut-il donc penser de ceux qui, parmi nous, voudraient tuer, dans la généreuse poitrine de la France, la Religion et le Patriotisme, ce double battement du cœur des nations ?

JEAN ISOLET.

### — o — Simples réflexions sur le prone liturgique

Dernièrement, aux obsèques de l'un de nos confrères, l'orateur qui prononçait l'éloge funèbre eut, nous a dit la *Voix de N.-D. de Chartres*, l'heureuse pensée de traduire aux fidèles la prière liturgique, *pro defuncto sacerdote*. Naguère encore, dans une circonstance semblable, on commentait en chaire certains passages de l'office des morts. Tous les prêtres applaudiront à ce langage imprégné de la puissance de la liturgie catholique. Il y a là, en effet, une mine facile à exploiter pour le prône hebdomadaire ou même de fête solennelle, et dont retireront grand profit nos auditoires. Tout en brisant avec une habitude ancienne mais, il faut l'avouer, souvent peu fructueuse, le curé serait sûr d'être compris de ses paroissiens et

de les intéresser, comme il intéresse par l'explication du catéchisme, telle que la recommande S. S. Pie X. N'est-ce pas par ces formules et ces cérémonies liturgiques que la religion a pris possession des fidèles aux heures les plus graves de la vie, et le Rituel ne renferme-t-il pas la solution de questions essentielles qui peuvent piquer la curiosité de l'assistance des chrétiens.

Lesquels de nos jeunes gens appelés, par exemple, pour être parrain ou marraine, comprennent le sens des interrogations faites à chacun d'eux, de la profession de foi et de la récitation du *Pater*? A plus forte raison ignorent-ils les touchants symboles du chrêmeau, du cierge allumé, etc. Quelle garde-malade, dans nos campagnes, comprend et suit les prières de l'Extrême-Onction, si nous ne lui en donnons pas l'explication? Et ainsi en est-il pour les autres sacrements et sacramentaux. Qu'on me permette un souvenir personnel. Il s'agit de la bénédiction d'une école par Mgr Lagrange au mois de novembre 1893. Sa Grandeur ne dédaigna pas, le Rituel à la main, de traduire au peuple assemblé chacune des oraisons qu'elle allait prononcer. En quoi un curé serait-il répréhensible, si de temps à autre, le Rituel ou même le simple missel des fidèles ouvert, il lisait et commentait simplement chacune des prières, chacun des offices indiqués dans ce paroissien, que les fidèles parcourent quelquefois d'un œil distrait et qui pourtant renferme tout ce qui intéresse le salut du plus grand nombre,

Oui certes, une exposition claire et rigoureuse de la doctrine catholique à l'aide d'un livre que l'auditoire peut feuilleter, où la Religion dans sa réalité concrète est, pour ainsi dire, plus accessible, est un excellent moyen d'en développer la connaissance, un salutaire remède à opposer aux fausses théories et aux critiques peu loyales de nos adversaires qui, généralement donnent l'Eglise comme étroite et ignorante dans son enseignement.

C'est, si nous croyons le *Tablet*, grand journal anglais, la méthode suivie avec succès par certains religieux d'Angleterre; ils n'ont pas craint de traiter ainsi plusieurs sujets même en dehors des édifices consacrés au culte, devant un public varié qui se retirait vivement impressionné.

---

---

**Grands savants chrétiens**

---

Copernic, le grand astronome, était profondément religieux.

Képler, une autre gloire de l'astronomie moderne, remerciait Dieu des joies éprouvées dans les extases où le ravissait la contemplation des œuvres de ses mains.

Linné, dans ses *Etudes de la nature*, s'enthousiasme à tel point que la parole qui sort de sa bouche est un hymne au Créateur. « Dieu éternel, s'écrie-t-il, immense, omniscient, tout-puissant, vous m'êtes en quelque sorte apparu dans les œuvres de la création et j'en suis demeuré frappé d'admiration jusqu'à la stupeur. Dans toutes vos œuvres, même les plus petites, quelle puissance, quelle sagesse, quelle inénarrable perfection... L'utilité qui en découle pour nous atteste votre bonté, leur beauté et leur harmonie démontrent votre sagesse, leur conservation et leur inépuisable fécondité proclament votre puissance. »

Fontenelle, dans lequel l'*Encyclopédie* de son temps paraissait s'incarner au milieu de la France du XVII<sup>e</sup> siècle déjà empoisonnée par le souffle de l'incrédulité, ne pouvait s'empêcher de dire :

« L'importance de l'étude de la physique ne vient pas tant de ce qu'elle satisfait notre curiosité, que de ce qu'elle nous élève à une idée moins imparfaite de l'Auteur de l'univers, et ravive dans notre esprit les sentiments de vénération et d'admiration qui lui sont dus. »

Alexandre Volta, l'immortel inventeur de la pile, était sincèrement catholique : dans des temps qui n'étaient pas propices à la foi, il se glorifiait d'être chrétien, et ne rougissait pas de l'Évangile.

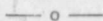
Faraday, l'illustre chimiste, voyait dans la science qu'il cultivait avec passion un moyen d'arriver à Dieu, et les incroyants lui étaient insupportables.

Nous pourrions encore facilement énumérer ici bien d'autres savants morts ou vivants, tous unanimes dans la profession des mêmes sentiments religieux.

---



## Léna



Ce n'est pas véritablement aimer Marie que de lui adresser quelques prières, tout en continuant d'offenser Jésus. Et c'est une funeste illusion que de s'imaginer que l'on sauvera son âme au moyen de certaines pratiques de piété, sans se mettre en peine de renoncer aux maximes du monde, aux vanités et au péché. Il est vrai qu'il est arrivé souvent que des pécheurs ont obtenu des grâces de conversion, parce qu'ils avaient conservé fidèlement l'habitude d'invoquer ou de louer Marie ; mais compter là-dessus pour s'abandonner avec assurance à une conduite légère et à l'oubli des commandements de Dieu, c'est une présomption coupable, et qui suffirait à elle seule pour éloigner les grâces divines.

Une jeune personne, nommée Léna, dont il est parlé dans *l'Echelle du Paradis* du R. P. Arnoux, avait été élevée par une mère pieuse qui n'avait rien négligé pour imprimer dans sa jeune âme l'amour de la vertu et l'horreur du péché. Mais, hélas ! la fréquentation de quelques compagnes suffit pour détruire les précieux germes qu'avait déposés l'enseignement maternel. Sans voir le danger certain auquel elle s'exposait, Léna commença par se laisser aller, sans résistance, à l'amour de la parure, que l'ennemi du salut ne manque jamais d'inspirer aux jeunes personnes, sachant bien que, pour beaucoup, c'est une source assurée de réprobation. En effet, la pauvre enfant passa de l'amour de la toilette au désir de plaire ; ce désir la conduisit aux divertissements et, toujours guidée par ses perfides amies, elle ne fut pas longtemps sans s'y livrer avec une folle ardeur.

Il n'est pas besoin de dire que la piété de son enfance avait fait un naufrage complet. Elle récitait nonchalamment quelques prières chaque jour, il est vrai, elle se conformait extérieurement aux pratiques de la religion, mais son cœur n'était plus à Dieu.

Pourtant elle s'était attachée à la récitation journalière d'une dizaine de son chapelet, et elle y était fidèle. Et par une grâce de Marie dont elle aurait dû profiter, chaque fois qu'elle accomplissait cet acte de piété, elle sentait le remords entrer



dans son âme ; mais elle s'étourdissait bien vite et retournait à ses tristes vanités et aux amusements coupables.

Il arriva que, un dimanche, elle se trouva tellement fatiguée à danser, qu'elle se retira pour un moment dans le jardin et alla s'asseoir seule à l'ombre dans un petit berceau de verdure.

Elle y était à peine depuis quelques instants, qu'elle aperçut un monsieur, tout vêtu de noir, qui semblait se diriger de son côté.

D'abord elle n'y prit pas garde, croyant que c'était un danseur. L'inconnu s'approcha, et se plaçant à l'entrée du berceau :

— Bonjour, la belle enfant, dit-il.

Ces mots n'avaient rien de bien effrayant ; cependant Léna se prit à frissonner.

C'est que cet homme avait un air étrange. Sa figure, bien que représentant exactement une figure humaine, avait un air qui n'était pas de ce monde. Ses deux prunelles semblaient deux charbons allumés, et le timbre de sa voix rappelait le son métallique d'une timbale.

— Qui êtes-vous ? balbutia Léna ; je ne vous connais pas !

— Oh ! que si ! que vous me connaissez bien ! Vous êtes une de mes meilleures pourvoyeuses, et je viens vous remercier de tout ce que vous faites pour moi.

— Je ne fais rien pour vous, je ne vous connais pas, dit la pauvre enfant qui cherchait une trouée pour s'enfuir.

— Allons donc, de la modestie ! Et comptez-vous pour rien tous ceux que vous attirez à moi par votre enjouement, vos manières légères, vos regards hardis ? Vous valez plus que vous ne croyez, ma fille ! Et cette toilette, et ces cheveux si artistement arrangés ! Je vous le dis, je n'ai nulle part meilleurs engins.

— Laissez-moi passer ! s'écria Léna de plus en plus épouvantée.

— Aussi, continua-t-il sans paraître remarquer la terreur de la jeune fille, je veux vous récompenser. Vous allez venir avec moi, et vous serez placée chaudement, je vous assure ; car il ne gèle pas là où je vous conduirai.

Il fit un pas pour s'approcher. Ses yeux jetaient des flammes et sa figure prit une expression tellement satanique, que

Léna reconnut sans peine l'ennemi du genre humain.

Affolée de terreur, elle saisit son chapelet et s'écria à haute voix : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes... »

L'esprit malin recula comme frappé par la foudre.

— Ah ! oui ! elle est bénie, rugit-il, et maudite soit la mère qui vous a appris cette prière, sans laquelle vous étiez à moi.

Léna n'alla pas rejoindre ses folles compagnes. Elle rentra chez elle, et commença une vie de pénitence. Mais cette vie de pénitence lui fit goûter un bonheur qu'elle n'avait jamais goûté, ni même soupçonné, au milieu du monde.

Le reste de sa vie se passa à servir et à aimer Marie, non plus seulement par quelques stériles pratiques, mais par l'exercice des vertus dont la divine Mère nous a donné l'exemple.

### Sa Sainteté Pie X

Quand Mgr Sarto était curé, il ouvrait l'église au lieu et place du sacristain. Bien des fois, quelque fidèle matinal, le voyant ainsi remplir les fonctions du sacristain qui dormait encore, offrit d'aller chercher celui-ci : « Non, non, laissez-le tranquille ; qu'il dorme, le pauvre ! Ne vous semble-t-il donc pas bien d'ouvrir une porte ? Quand je serai vieux ou malade, je resterai au lit ; et lui il ouvrira ! »

Et maintenant que lui-même n'est plus jeune, il se lève encore à la même heure, faisant la sourde oreille aux exhortations de ceux qui craignent pour sa santé. Il travaille toujours sans se lasser, mange peu, ne s'inquiète pas de la nourriture ; et, ces derniers temps encore il retenait à dîner avec lui les pauvres prêtres de la campagne venus pour lui offrir leurs hommages ou solliciter quelque faveur ; il disait alors, ou faisait dire à ses sœurs :

— Ajoutez un peu d'eau dans la marmite ; puis, se tournant vers l'invité, avec un bon sourire :

— Je crois bien que, chez vous, le bouillon n'aurait pas même autant d'yeux.